

Serge Tisseron

Psychiatre, membre de l'Académie des Technologies, docteur en psychologie HDR, chercheur associé à l'Université PARIS VII Denis Diderot. Site : www.sergetisseron.com

Le programme « Pocket films pour l'empathie » :

Lutter contre le risque de radicalisation en développant l'empathie avec le téléphone mobile¹

L'extrémisme a toujours fait partie des tentations adolescentes. Souvenons-nous des mouvements qui se qualifiaient de « révolutionnaires » dans les années 1960 à 1980, en Allemagne, en Italie et dans une moindre mesure en France. Le cinéma en a largement rendu compte. En 1966, *La guerre est finie*, d'Alain Resnais, mettait en scène des adolescents français de bonne famille prêts à devenir poseurs de bombes dans l'Espagne franquiste. Et deux ans plus tard, dans *If*, Lindsay Anderson en montrait d'autres troquer leurs sacs d'écoliers contre des fusils d'assaut pour mettre à feu et à sang leur collègue. Mais il existe aujourd'hui des conditions nouvelles à cet extrémisme, dans ses causes et dans ses manifestations.

Du côté des causes, la crise idéologique traversée par un Occident qui ne semble plus croire à ses propres valeurs est dramatique², d'autant plus qu'elle se redouble d'une crise économique mondiale qui fait craindre une précarité sans précédent. Pour les jeunes issus de l'exil, et témoins de l'échec du processus d'intégration de leur famille, il est plus difficile encore de se projeter dans l'avenir. Du côté des « offres » extrémistes, les choses ont changé tout autant. Daech a créé des formes de manipulation de l'empathie qui lui sont propres. Il a su enflammer l'empathie émotionnelle des plus fragiles par des images de massacres exhibant avec complaisance les corps mutilés d'enfants victimes de bombardements, puis la détourner à son profit. Et parallèlement, il a su proposer sur Internet de nombreux interlocuteurs prêts à écouter les plaintes d'adolescents déboussolés, et créer l'illusion d'une complicité empathique pour en faire des recrues soumises. Ainsi les djihadistes sont-ils parvenus à attirer vers eux des jeunes dont personne n'aurait jamais soupçonné qu'ils pourraient s'engager dans la forme de révolte absolue qu'est le terrorisme.

Mais le djihadisme ne peut séduire que ceux qui ont envie d'être séduits. Qui sont-ils ? À mon avis, des jeunes qui cherchent dans la représentation d'un monde figé et d'une identité codifiée la solution à leurs tourments identitaires. C'est pourquoi il me paraît essentiel de prendre en compte l'existence, dans le glissement vers la radicalisation, d'un état mental particulier que je propose d'appeler de « pré-radicalisation », distinct de la radicalisation elle-même, mais qui peut y mener insensiblement si rien n'est fait pour y remédier. Cet état mental se caractérise avant tout par l'extrême difficulté à se construire des repères subjectifs personnels. Il touche préférentiellement les enfants de milieux défavorisés dont les familles ont vécu une rupture culturelle majeure, mais il en concerne aussi beaucoup d'autres. Il

¹ Ce texte est un extrait de : Serge Tisseron, *Empathie et manipulations, les pièges de la compassion*, Albin Michel (avril 2017).

² Truong N. et coll. (2016). *Le Crépuscule des intellectuels français ?*, Paris, Le Monde/L'aube.

associe une estime de soi irréaliste fixée sur des images idéalisées, une difficulté à l'interaction empathique avec autrui et l'incapacité à penser sa propre histoire comme un continuum inséré dans un ensemble familial et social. Non seulement le langage de ces jeunes est pauvre, mais le plus grave est qu'ils semblent dans l'impossibilité de l'utiliser pour évoquer leurs difficultés.

Un état de pré radicalisation

Les raisons en sont évidemment multiples. Une étude récente laisse entendre que la surconsommation télévisuelle précoce et le défaut d'interactions sociales dans la petite enfance pourraient en être une clé parmi d'autres. L'isolement social, la tendance à des agressions proactives et les comportements antisociaux à l'adolescence entretiendraient un lien avec une consommation télévisuelle importante à entre un et trois ans³. Cela s'expliquerait par le fait que la petite enfance constitue un moment particulièrement critique dans le développement des zones du cerveau impliquées dans l'autorégulation de l'intelligence émotionnelle, autrement dit dans la construction du sens de l'autre et de l'empathie. D'autant plus que dans la petite enfance, le temps pendant lequel les enfants sont éveillés et disponibles est réduit. Plus ils passent de temps devant la télévision, moins ils en ont pour les jeux créatifs, les activités interactives et d'autres expériences cognitives sociales fondamentales. Or des compétences telles que le partage, l'appréciation et le respect des autres semblent être des acquisitions enracinées dans la petite enfance. Les auteurs de l'étude évoquent également l'échange de regards dans la petite enfance comme un moyen privilégié de développer le désir du visage de l'autre et celui de l'interaction empathique.

Parallèlement, il semble souvent impossible à ces jeunes de construire un discours personnel grâce auquel ils pourraient commencer à se raconter, et plus encore un discours par lequel ils pourraient insérer leur récit personnel dans une histoire familiale et sociale. Souvent, ils maîtrisent mal la lecture et l'écriture. Et comment pourrait-il en être autrement ? Personne, dans leur enfance, ne s'est jamais intéressé à ce qu'ils avaient envie de raconter, et ils n'ont donc pas vu l'intérêt de s'intéresser aux histoires que d'autres racontent dans les livres, et pas non plus à une écriture dont le principal intérêt est de pouvoir communiquer avec des inconnus. Ils sont alors incapables de tisser autour de leur existence quotidienne le cocon des images et des récits capables de la faire sortir à leurs propres yeux de l'anonymat pour lui donner un parfum original, celui des espoirs et des rêves propres à chacun. Sans histoire et sans repères, ils deviennent évidemment les victimes privilégiées de tout ce qui prétend leur en donner une, les théories du complot pour certains, les bandes de petite délinquance pour d'autres, et parfois les deux.

³ « Les enfants qui ont regardé beaucoup de télévision en grandissant sont plus susceptibles de préférer la solitude, l'expérience de victimisation par les pairs et d'adopter un comportement agressif et antisocial envers leurs pairs à la fin de la première année de collège. » Pagani L. S., Lévesque-Seck F. et Fitzpatrick C., « Prospective associations between televiewing at toddlerhood and later self-reported social impairment at middle school in a Canadian longitudinal cohort born in 1997/1998 », *Psychological Medicine*, Cambridge University Press, 2016.

Les théories complotistes, omniprésentes sur Internet, assurent un double bénéfice à ceux qui y adhèrent. Tout d'abord, elles prétendent donner un sens explicite et simple à un grand nombre d'événements qui semblent avoir aussi peu de lien entre eux que la construction des grandes pyramides, le 11 septembre 2001 et le développement de la robotique. Elles épargnent ainsi tout effort de questionnement qui rendrait nécessaire de trouver une réponse chaque fois liée à la compréhension de situations particulières. Mais cela serait de peu de poids si ces mêmes théories ne prétendaient pas donner un sens à la vie de chacun. En laissant planer l'idée d'un « cerveau central » à l'origine d'un grand nombre de phénomènes apparemment sans lien les uns avec les autres, elle crée chez chacun le sentiment que son adhésion était attendue et qu'elle fait de lui un membre supplémentaire d'une communauté d'autant plus puissante qu'elle est invisible. Le prosélytisme donne alors un sens à une vie qui jusque-là n'en avait pas, et ceux qui sont dans la plus grande solitude affective sont évidemment les premiers tentés.

Quant aux bandes de petites délinquances, elles résolvent de façon plus radicale encore la question de l'identité. Elles sont en effet structurées comme autant de dispositifs de persécution organisée. Chacun doit s'y accepter comme victime possible de brimades de la part de ceux dont le statut est supérieur au sien, tout en bénéficiant du droit de se comporter en agresseur vis-à-vis d'autres, dans la bande ou en dehors d'elle. Tous ceux qui y entrent se voient donc reconnu une place claire et sans surprise à laquelle peut facilement se réduire son identité. De tels jeunes ne sont pas encore engagés pour autant dans une entreprise extrémiste, mais ils courent un grand risque d'y basculer.

De la pré radicalisation à la radicalisation

Le passage à la radicalisation a toutes les chances de se produire lorsque le jeune pré-radicalisé se trouve invité à rejoindre une « bande » d'un genre nouveau, axée sur une cause présentée comme noble et altruiste, et mise au service de valeurs transcendantes. Les préceptes religieux rigides ont en effet un pouvoir attractif considérable sur de telles personnalités. Ils sont les garants d'un sens fixé par une transcendance, ce qui épargne toute nécessité d'argumentation. Aucune autre possibilité que d'être « pour » ou « contre ». Cela permet aux personnalités pré radicales d'y glisser leur propre rigidité défensive. L'engagement radical implique l'adhésion à des normes qui structurent la vie de l'extérieur à travers un ensemble de préceptes à respecter à la lettre. Bien sûr, cela existait déjà pour les jeunes qui s'étaient engagés auparavant dans une bande de petite délinquance, mais il y manquait la dimension de la transcendance. Et pour s'assurer qu'ils ne sortiront jamais de ce carcan identitaire qu'ils ont choisi de s'imposer à eux-mêmes, ces personnalités attendent de leurs pairs qu'ils le leur rappellent en toutes circonstances⁴. Ils avaient abandonné leur sentiment d'exclusion et de dévalorisation en se fabricant un statut de victime. Ils s'exaltent maintenant d'accéder à celui de vengeur.

⁴ Interview d'Olivier Roy, *Mental*, n° 34, juin 2016.

Le problème, on le voit, est double. Tout d'abord, nous ne viendrons pas à bout de la radicalisation d'une partie de la jeunesse sans partir en guerre contre tout ce qui fabrique la pré-radicalisation. Et c'est le rôle de l'école. Elle doit veiller à développer à tous les niveaux le goût du débat, de la controverse et du changement de point de vue émotionnel. Mais l'école ne peut pas tout, d'autant plus que certains des jeunes que nous venons d'évoquer sont justement déscolarisés. Alors, de quelles stratégies disposons-nous pour les empêcher de basculer de la pré-radicalisation à la radicalisation ? L'une des solutions me semble être de leur permettre de se construire un discours personnel qui les protège de l'adoption d'un plaidoyer totalitaire radical d'où il devient extrêmement difficile de les faire sortir. Faut-il que ce discours soit moral et centré sur les valeurs républicaines ? À terme, oui, bien entendu. Mais si nous voulons que le récit national puisse faire sens pour eux, il me semble indispensable de donner d'abord à ces jeunes la possibilité de se construire une identité personnelle organisée à partir de leur propre subjectivité et de leur propre histoire en construction. Autrement dit, il est important de permettre aux jeunes qui peinent à se situer dans l'histoire de la République de commencer à édifier leur propre récit de vie, au carrefour de leur histoire individuelle, familiale et sociale. La construction d'une identité narrative personnelle constitue une condition essentielle pour échapper à la fascination des discours prêt-à-porter qui prétendent tout expliquer du monde, et invitent chacun à insérer son histoire personnelle dans une aventure collective où sa place est déjà fixée.

Du bon usage du téléphone mobile

Comment libérer la parole des jeunes qui, à l'école, se sentent souvent interdits de dire ce qu'ils pensent, et qui, dans leur bande, sont paralysés par la nécessité de se ranger à l'opinion dominante ? Comment leur donner le moyen d'exprimer leur originalité et leurs préoccupations autrement qu'à travers un langage oral dont la fonction principale est de souder les membres du groupe dans des propos convenus et sans surprise ? Il m'a semblé que le recours aux images en était un.

J'ai proposé en 2015 une action originale destinée à permettre à certains de ces jeunes de mieux s'approprier leur vie et de se protéger contre la fascination d'un discours de propagande totalitaire. Pour y parvenir, il m'a paru intéressant de partir du téléphone mobile qu'ils ont dans leur poche en leur proposant de l'utiliser comme un outil de médiation narrative⁵. Avec pour objectif de favoriser leur subjectivation, notamment en renforçant leur estime d'eux-mêmes en situation de socialisation co-créative.

En pratique, nous avons donc formé des éducateurs de rue à l'utilisation du téléphone mobile comme un moyen de se raconter⁶. Deux objectifs sont poursuivis. Le premier consiste à permettre une expression personnelle de la rage, de la colère et de la honte qui habitent

⁵ Ce projet s'intitule « Utiliser son téléphone mobile pour s'approprier sa propre vie et échapper à la propagande ». Son succès a permis qu'il soit reconduit en 2016-2017. Il est également mis en place à Saint-Denis. Une action sur Marseille est en cours.

⁶ Ce « nous » désigne Benoît Labourdette pour la partie pratique cinématographique et moi-même pour la partie théorique et le soutien aux éducateurs engagés sur le terrain.

souvent ces jeunes, et de leur faire découvrir diverses facettes d'eux-mêmes de façon à réduire le risque d'une identification à un rôle formaté. Le second est de leur permettre de découvrir que leurs points de vue sont différents, qu'ils peuvent être appréciés au même titre, et qu'ils sont même complémentaires.

Les adolescents sont d'abord invités à parler de tout ce qu'ils font avec leur téléphone : le plus souvent des selfies... L'animateur parle lui aussi de ce qu'il fait avec le sien. Puis il leur propose de faire un petit film, sous la forme d'un plan séquence court, d'une durée d'une à deux minutes. « Prenez n'importe quel objet, filmez-le et donnez-lui la parole ». Pas d'idée ? « Donald Trump vient d'être élu, alors en quoi la chaussure, là, devant vous, est-elle concernée par cette élection ? » Les jeunes écrivent leur histoire avant s'ils le désirent. La parole se libère. Il devient possible de parler de la colère, de la rage, de la honte ou de la difficulté de vivre en attribuant ces émotions à un objet qui parle de lui : par exemple une chaussure, une poubelle, un stylo, un Kleenex... La poubelle ne supporte plus que chacun y déverse ses ordures, le kleenex qu'on l'utilise et qu'on le jette sans égard, la chaussure qu'on l'emmène partout par tous les temps sans jamais lui dire merci, et le stylo qu'on ne le laisse jamais libre de raconter ce qu'il veut. Ce moment renforce l'empathie pour soi de chacun des participants de deux façons. Ils sont les premiers surpris de découvrir ce qui ne se seraient pas crus capables d'éprouver, sans même parler de le raconter ! Ils rencontrent leur monde intérieur et s'en étonnent. En même temps, ils bénéficient du regard positif sur leur création de l'animateur, et de leurs camarades, qui félicitent celui qui a su réaliser un film dans lequel d'autres se reconnaissent. Et quand le sujet du film est imposé, comme de filmer de sa fenêtre et de raconter une histoire, il confronte à la multiplicité des façons possibles de traiter cette situation. La logique : « Savoir d'où on vient pour savoir qui on est ».

L'empathie pour soi et pour autrui, dans sa forme à la fois affective et cognitive, s'en trouve renforcée. C'est encore plus le cas avec les films réalisés à plusieurs. Dans l'un des protocoles, chacun accepte d'être un élément d'une chaîne continue : chacun filme un objet auquel il donne voix avant de passer le même téléphone à un autre qui fait de même, et qui passe le téléphone à un troisième, et ainsi de suite. Dans un des exercices proposés, chacun est confronté à l'acceptation de voir sa propre image accompagnée d'une parole en off qui dit ses pensées, mais qui est improvisée par un autre. Le téléphone mobile passe d'une main à l'autre. Dans le même plan séquence, chacun, tour à tour, contribue au scénario, filme, joue et intervient en off. Chacun y prend successivement la place de l'autre et accepte que sa place soit prise par un autre. La capacité de changer de point de vue émotionnel et la réciprocité y sont constamment mises à l'épreuve.

Les films réalisés sont ensuite montrés à tous, et commentés ensemble. Il s'ensuit des discussions sur les préférences des uns et des autres, les raisons de leurs choix. Car faire un film, même de moins d'une minute, nécessite de faire sans cesse des choix. Les jeunes parlent entre eux. Le passage par le « pocket film » les met à l'aise et débride les discussions. Ils découvrent que les mêmes expériences peuvent susciter des prises de vue différentes et les mêmes prises de vue susciter des commentaires différents. Comme dans le *Jeu des Trois Figures*, mais avec des moyens différents, il s'agit de faire en sorte de favoriser les

changements de perspectives émotionnelles de chacun par rapport à tous les autres, et finalement de chacun par rapport à lui-même.

La gratification par l'adulte accompagne évidemment chacun de ces moments et favorise la construction d'une estime de soi réaliste qui est aussi une condition de l'empathie pour autrui, et au-delà du sens moral. Mais l'essentiel est toujours de partir de la colère, de la rage, de la violence, et de permettre de distancier, de relativiser, et de confronter les points de vue, tout cela à partir d'une activité partagée.